

Grégory Salle

Superyachts

Luxe, calme et écocide

{**extrait**}

Éditions Amsterdam

2021

Sommaire

1. Mastodonte au mouillage	11
2. Mesure vs démesure	17
3. Palais-palaces flottants	25
4. Spécimens	33
5. UHNWI	41
6. <i>Yachting Lifestyle</i>	49
7. L'antre de la production	55
8. <i>Amsterdam's Red Party</i>	61
9. ISF-IFI & C ^{ie}	67
10. Surnager dans la tempête (financière)	75
11. Réclusion ostentatoire	81
12. Géographie politique de la plaisance de luxe	87
13. La carte verte (<i>greenwashing</i>)	93
14. Posidonie	103
15. L'observatoire marin	113

16. En mer/en réunion	119
17. Flagrant délit	127
18. Capitalocène et écosocialisme sont dans un bateau	135
Sources et références	143
Remerciements	163



Mastodonte au mouillage

Arrivés par la route départementale qui longe la rive méridionale du golfe, nous nous garons sur le parking du nouveau port. Le point où, sorties du véhicule, nos jambes se dégourdissent se situe à mi-chemin entre la caserne des pompiers et le *VIP Room*, l'une des discothèques prisées des environs. Deux bonnes heures à tuer pour un coup prémédité. Pris au jeu, quoique encore incrédule, je m'apprête à faire ce que je n'aurais jamais imaginé possible tant tout ce qui a trait au grand large m'a toujours semblé d'un ennui mortel : aller scruter les bateaux à quai. Pire encore : espérer une belle prise – il me semble avoir aperçu au loin un gros vaisseau près du phare. Naguère, le spectacle des yachts amarrés ou, plutôt, le spectacle au carré des badauds contemplant les yachts amarrés me navrait ; m'y voilà inclus. Ne jamais perdre une occasion de ne pas être soi-même...

Il faut bien admettre que ce n'est pas sans entrain qu'en cette matinée clémente (la Côte d'Azur n'a pas volé

le qualificatif lancé en 1887 par Stéphane Liégeois, ciel et mer ont bien la couleur promise), je prends la direction du port de plaisance. Je m'accorde tout de même le temps de flâner un peu, jetant des coups d'œil aux devantures des enseignes vouées à la location des yachts devant lesquelles je suis si souvent passé sans jamais, jusque-là, les avoir remarquées. Les bureaux sont fermés et les lumières éteintes, mais les annonces restent offertes au regard. Une idée d'illustration en tête, je tente de prendre une photo, mais la luminosité fait apparaître trop nettement mon reflet dans la vitrine, comme en surimpression. À l'évidence, ça ne va pas ; nouvelle tentative, aussi vaine que la précédente ; devant ce résultat peu concluant, je laisse tomber et remets à plus tard, sans être sûr de pouvoir repasser par là (et de fait, ce sera perdu pour de bon).

Pour l'heure, je ne croise pas grand monde. On approche seulement de la dernière semaine de février ; en cette saison, les rues, sans être désertes, sont peu fréquentées. Le calme du village contraste avec les stéréotypes attachés au lieu. À la limite, celui qui vient en tête, c'est l'image des peintres attirés ici par la lumière, un bon siècle plus tôt. En dépit de transformations impensables alors, il reste quelque chose du charme bariolé d'autrefois. Rue de l'Annonciade, me voici justement proche du musée éponyme, en même temps que se dégage la vue vers le port et ses coloristes, conformément au cliché, cette fois. De l'autre côté de la rue, comme un condensé de mutation historique, une boutique de luxe implantée dans une ancienne villa provençale domine la place.

Le pourtour du port est sensiblement plus animé, même si c'est sans commune mesure avec la furie estivale. Remontant le quai, j'hésite un instant à faire un crochet par le célèbre café que sa couleur rouge rend immanquable, visuellement parlant. Nulle fin consommatoire dans l'arrêt envisagé. Il s'agit d'actualiser les données récoltées dans le cadre d'une enquête au long cours sur les rapports sociaux dans une presque île conçue comme un observatoire sociologique. Le relevé des prix *in situ* fait partie du travail et, en l'occurrence, je suis curieux de savoir si le demi et la pinte de bière de marque ordinaire ont franchi respectivement le seuil de 10 et 20 euros. Je continue toutefois mon chemin, non sans faire une petite halte pour aviser le *Sea Gull*, un habitué des lieux de quarante mètres de long, construit en 1980, comme le laisse deviner son allure *vintage* en dépit d'un lifting récent qui a duré trois ans.

C'est à Guy de Maupassant et à Paul Signac qu'ici je devrais songer, comme y invite instamment le récit habituel. Découvrant les lieux en 1888 à bord de son yacht *Bel-Ami*, le premier a consigné au jour le jour ses impressions dans un recueil publié *illico*. Lecteur dudit recueil, c'est à bord de l'*Olympia* que le second, yachtman émérite lui-même, a été charmé par les lieux quelques années plus tard, les immortalisant dans maints tableaux dont *La Bouée rouge* et *Le Port au soleil couchant*. Pourtant, tout en marchant, c'est à Emma Goldman que je pense, qui – l'histoire locale l'a longtemps oublié – écrivit ici ses mémoires. Quand elle ponctue les remerciements de *Living My Life* d'un « *Saint-Tropez, France*

– *January 1931* », il lui reste près de dix ans à vivre et c'est loin de là, à Toronto, qu'elle mourra en mai 1940. C'est ici pourtant qu'elle s'est ressourcée à la fin des années 1920, qu'elle a même, à bientôt soixante ans, appris à nager. Je l'imagine, loin du pénitencier du Missouri dont elle avait tâté quelques années plus tôt, contrainte d'écrire dépossédée de sa documentation, les autorités judiciaires ayant confisqué trente-cinq ans de matériau. Comme les écrivains et les peintres avant elle, elle évoque le charme d'un village de pêcheurs pittoresque. Même s'il en subsiste des vestiges, le décalage ne peut manquer de faire sourire. Il est vrai qu'au départ, la région de Saint-Tropez n'était nullement à la pointe de la villégiature, même hivernale. Historiens et géographes rappellent qu'à la fin du XIX^e siècle, ce territoire quasi insulaire faisait figure de zone enclavée, terre perdue pour le développement.

En tout cas, je ne m'étais pas trompé : c'est un beau spécimen que l'on aperçoit au bout de la jetée. Avec son blanc éclatant, difficile de le manquer, même s'il y a par ailleurs beaucoup à voir. Je n'en suis pas encore à les reconnaître au premier coup d'œil, et puis je ne compte pas devenir un expert, néanmoins, il ne me semble pas avoir déjà vu cet engin qu'un approximatif comptage pédestre estime relativement long pour un port qui, en principe, accueille difficilement des bateaux excédant les 60 mètres. Et pour cause, *Neninka* est un nouveau venu (une nouvelle venue, si l'on féminise les bateaux à l'anglaise), comme l'apprend une vérification ultérieure sur un site de géolocalisation maritime. Construit

en 2019, d'une longueur de 68 mètres, battant pavillon aux îles Caïman (comme le *Sea Gull* croisé un peu plus tôt et comme tant d'autres), il vient de Monaco puis fera demi-tour, direction Antibes. Sur le quai, dans l'ombre projetée par le vaisseau, des hommes en costume d'équipage – ceux-là n'ont pas la chance d'avoir un polo floqué au nom du bateau – s'échinent à le faire rutiler; l'un d'eux nettoie une bande chromée avec une brosse à dents pour l'agrément de clients invisibles.

{fin de l'extrait}